

On peut se rappeler les heureux effets de l'expérience trop tôt abandonnée de la Commission de contrôle établie vers 1917 en Macédoine, ce pays si profondément ravagé par les troubles, les luttes et les attentats. Pendant deux ans que fonctionna la Commission, la souffrance diminua en Macédoine et le pays semblait renaître. Il n'est peut-être pas inutile de rappeler cet exemple : on pourrait le méditer avec fruit.

En tout cas la voie dans laquelle on est entré ne semble pas jusqu'à présent conduire à la pacification, il serait peut-être prudent de n'y pas persévérer.

Il y a un fait qui domine tout : les Grecs sont en Thrace et sont à Smyrne. L'erreur initiale a été de les envoyer à Smyrne. On sait qu'ils n'auraient pas osé demander d'y débarquer et qu'on les a priés, ou à peu près, de le faire. On a cru très habile de répondre au débarquement des Italiens à Scalanova par le débarquement des Grecs à Smyrne. Ce sont là des habiletés qui coûtent cher, on s'en aperçut un peu tard. En ce moment les Grecs sont très belliqueux, ils parlent de régler par la force des armes la situation et de rejeter d'une poussée les forces nationalistes qui ont cependant en Cilicie soutenu sans désavantage les troupes françaises dont on peut dire, je crois, qu'elles ne sont pas inférieures aux troupes grecques. Ils oublient peut-être qu'à ce jeu M. Venizelos a usé sa popularité et que peut-être celle du roi Constantin ne résisterait pas à une mobilisation un peu étendue, ni à une prolongation des hostilités.

Mais ils sont à Smyrne *beati possidentes*, dit le proverbe. On ne voit pas, en effet, qui les contraindra d'en sortir, sinon la force. Les diplomates peuvent se réunir en conférences, rendre des jugements, qui se chargera de les exécuter ?

De leur plein gré, les Grecs ne se rembarqueront pas, quoi qu'aient pu décider à ce sujet, autour d'un tapis vert, les délégués des puissances. Le gouvernement qui s'inclinerait, même devant la volonté nettement exprimée de l'Entente, ne résisterait pas une minute à l'explosion de l'indignation populaire, il faut s'en rendre compte.

Ainsi, de quelque côté que l'on se tourne, on cherche en vain une porte de sortie. De toutes parts, en ce moment du moins, on ne voit,